



Synopsis

Projet d'exposition temporaire

***Banditi !***  
**Brigandage et banditisme**  
**Corse-Italie**  
**1600-1940**

**Commissariat d'exposition :**

Antoine-Marie GRAZIANI, professeur des universités, Université de Corse-Pasquale Paoli  
Sylvain GREGORI, directeur du Musée de Bastia

**Synopsis de l'exposition**

**Qu'est-ce que le banditisme ?**

Il s'agit tout à la fois d'expliquer le phénomène social du banditisme et d'en présenter les héros. De décrire leur recrutement sociologique, leurs motivations individuelles, leurs types d'action mais aussi de présenter une analyse visant à donner un sens au banditisme pour et dans une société traditionnelle à travers aussi les légendes qui l'accompagnent. *Bandito* en italien c'est en même temps le bandit et le banni et désigne « un homme qui se trouve placé en dehors de la loi ». Il s'agit donc d'une catégorie qui se comprend essentiellement en relation avec le pouvoir de l'Etat. Le banditisme, c'est d'abord une contestation de l'ordre social, économique et politique et un rejet de la condition d'infériorité des campagnes par rapport aux dominants urbains.

Le banditisme est une réaction aux transformations subies par des sociétés rurales « traditionnelles » : intégration dans une société d'Etat et de classes, contact avec d'autres sociétés, rurales ou urbaines, au mode de vie différent ou conflit avec un pouvoir étranger. Il s'agirait donc d'une résistance collective à une bourgeoisie urbaine et à une autorité souvent lointaine, déclenchée longtemps par la pauvreté. Dans ce dernier sens, le banditisme s'inscrit dans l'histoire du pouvoir, en tant qu'effort pour contrôler populations et ressources au moyen de la coercition. Il peut d'autant plus s'épanouir que le pouvoir, dans les sociétés d'Ancien Régime, est limité dans ses modes d'action et se contente pour l'essentiel de capter

les surplus de richesses générés par les producteurs, essentiellement dans ce cas par des ruraux. Le banditisme se développe particulièrement dans les régions reculées, inaccessibles.

La puissance se mesure alors dans la capacité à mobiliser des hommes et à mettre en œuvre des systèmes de clientèle et de patronage, exercée par des « seigneurs » ou des intermédiaires, le contrôle étatique ne s'exerçant qu'occasionnellement, par manque de moyens humains et absence de systèmes adaptés. Le banditisme ne peut se développer que si le pouvoir est faible, jusqu'à devenir un phénomène de masse, en de véritables « épidémies », comme on le voit à Naples ou dans les Etats pontificaux.

De ce fait, c'est la concentration du pouvoir au profit de l'État territorial moderne qui a eu raison du banditisme rural. L'histoire montre que plus le développement économique est poussé, plus les riches considèrent les bandits comme une menace pour la propriété. Il convient donc dans cette situation d'éradiquer le banditisme, devenu la négation de l'humanité. Dans les pays occidentaux, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, la constitution des Etats modernes, dotés du monopole de la violence légitime, a privé le banditisme des conditions favorables à son épanouissement. Quelque part, le monde moderne l'a fait disparaître.

### ***Uomo si nasce, brigante si muore...***

On peut suggérer différentes origines, qui peuvent se recouper. Qui dit banditisme dit liberté. Mais dans une société rurale, peu nombreux sont les hommes totalement libres, prisonniers qu'ils sont du patron et du travail. Il peut paraître « libre » à l'origine. Mais, une fois marié et installé sur la terre qu'il met en valeur, qu'elle lui appartienne ou non, le paysan apparaît fixé pour toujours à celle-ci : la femme et les enfants ancrent les hommes dans un lieu clairement identifiable. Le champ doit être labouré et semé. D'ailleurs, en Occident, à l'Époque moderne, les révoltes et les guerres s'arrêtent lorsque commence la récolte : il suffit de comparer le nombre des hommes présents dans les troupes au printemps et à l'été ou l'automne pour en être convaincu. Le migrant, s'il ne s'installe pas en ville comme cela arrivera surtout à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, reproduit le même schéma : lorsqu'il arrive dans un nouveau lieu, il s'installe à nouveau sur une nouvelle terre. D'ailleurs il lui arrive de donner le nom de son ancienne propriété à la nouvelle. Son mode de vie ne change pas.

Cette situation limite dans la réalité le nombre des bandits : un paysan adulte peut devenir bandit mais c'est rendu difficile parce que le cycle annuel des rapines (plus important au printemps et à l'été) suit le même rythme de l'agriculture. De fait, l'essentiel des bandits se recrute dans la frange la plus mobile de la société paysanne. Les régions qui disposent d'un surplus constant de population rurale, comme la Montagne méditerranéenne que présente Fernand Braudel, les zones aux terrains peu fertiles, les économies de type pastoral sont un réservoir certain à l'émigration saisonnière (les « Lucquois » de la Garfagnana en Ligurie et en Corse), à l'enrôlement comme soldats (Suisse, Écossais, Croates, Corses) et bien entendu au brigandage. Le berger, le prolétaire rural sans trop d'attaches, le paysan à la tête d'une propriété trop petite pour faire vivre une famille, basculent plus facilement dans le banditisme que le paysan moyen ligoté à sa terre et à sa famille. Il n'accepte pas le rôle social passif et humble du paysan soumis auquel la société voudrait les contraindre. Confrontés à l'injustice ou à la persécution, ils se rebellent facilement, se mettant hors-la-loi.

Par ailleurs, les jeunes gens entre puberté et mariage sont des recrues privilégiées : le bandit typique est jeune. Et il est libéré des contraintes familiales. Mais un autre élément déterminant est la formation de bandes : isolés, les bandits sont relativement inoffensifs mais des groupes de vingt ou trente hommes, ayant leur quartier général dans quelque lieu, montagne ou forêt, inaccessibles, créent un réel danger pour des Etats dépourvus la plupart

du temps d'une armée permanente. D'autant que ces bandes agrègent à elles toutes sortes de marginaux, des migrants, des hommes réduits à la misère, des fugitifs issus des galères, des couvents et surtout de l'armée. Les anciens soldats, comme les déserteurs sont très nombreux au sein de bandes qui empruntent par ailleurs beaucoup à l'armée dans leur manière d'agir. Marco Sciarra, une des figures du « bandit vengeur » de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle dans les Etats pontificaux, organise une sorte de marche militaire sur Rome d'un millier de bandits depuis la forêt de la Faggiola sur la route de Naples. Et Yves-Marie Bercé place l'ancien sous-officier parmi les leaders naturels des révoltes populaires.

Les marginaux de la société rurale, de par leur situation ou leur statut, ou bien ceux dont la fonction les fait échapper, au moins partiellement, à la routine et au contrôle, comme les bergers ou les *purcaghji* ne serait-ce que parce qu'ils arpentent les territoires entiers des communautés, du *furestu* à la *piaghja*, entrent naturellement dans les bandes. Presque toujours la montagne constitue leur monde, une zone « froide » où les agriculteurs et les propriétaires pénètrent peu et où règne le berger. « Bergers » est d'ailleurs synonyme de « bandits » tant dans l'esprit des administrateurs génois que dans celui du dessinateur français lorsqu'il dessine le bandit : le « paysan de l'isle de Corse en embuscade » ressemble à s'y méprendre tant pour l'accoutrement que pour l'arme au « bandit corse faisant feu sur les Français ». Le phénomène se retrouve d'ailleurs dans la Corse du XIX<sup>e</sup> siècle comme dans l'Italie méridionale de l'après Unité italienne si l'on suit l'étude menée par Franco Molfese : parmi les chefs de bandes des années 1860-1870 on compte 28 « bergers », « anciens militaires », « journaliers sans terre » et « gardes-champêtres » ou des hommes combinant ces diverses occupations et seulement 5 autres de genre différent.

### **Un « homme debout »**

Une bonne représentation du bandit serait Zampaglinu, un « homme debout », représenté avec son fusil d'une main et le *culombu* à la bouche. Il paraît se dresser contre l'injustice, refusant tout à coup sa condition, au milieu d'un océan de passivité et de résignation. Il ne devient pas pour autant un criminel stricto sensu, car il continue de partager le système de valeurs des paysans ordinaires, y compris la piété, et reste prisonnier des limites de son territoire familial, qui est représenté au fond avec sa bande qu'il appelle. Cependant, du fait des mutations sociales, la bande elle-même peut être idéalisée à son tour et servir de substitut aux bandits sociaux ou aux chefs rebelles.

Le « bandit social », tel qu'il est décrit par Eric Hobsbawm, est un « paysan hors-la-loi », qui reste inséré dans la société rurale d'origine et obtient aide et soutien, tant ses qualités de champion des humbles, de vengeur et justicier, lui valent l'admiration de tous. Il faut donc bien le distinguer de la contre-société des criminels : ainsi, il ne lui viendrait pas à l'idée de voler ses propres congénères. Il s'agit d'un phénomène social « universellement répandu », se produisant quand une nouvelle stratification sociale s'impose aux sociétés paysannes : le bandit social surgit face aux différences de classes et résiste aux riches, aux conquérants, aux oppresseurs, surtout dans des sociétés agricoles où l'on trouve une masse de paysans et de travailleurs sans terre gouvernés et exploités par un pouvoir extérieur (seigneur, ville, gouvernement...). Différents facteurs peuvent rendre ces formes sociales « épidémiques » : paupérisation et crise économique bien sûr, mais aussi l'éclatement brutal de la société ancienne et la destruction accélérée du mode de vie.

Cependant, le « banditisme social » reste un phénomène limité et consacre le refus vibrant d'individus singuliers de vivre dans la soumission, qui ne développent pas pour autant de système de pensée nouveau. Au contraire, il s'agit de rétablir l'ordre traditionnel des

choses, au nom d'un passé réel ou mythique, de redresser les torts et venger l'injustice – et non de mettre fin à l'exploitation du faible par le fort... Pas de remise en question des cadres moraux et sociaux, mais un combat pour le respect de certains « droits ». Pourquoi les paysans commencent-ils à labourer la terre qu'ils occupent au lieu de se contenter de l'occuper s'interroge Hobsbawm ? Parce qu'ils croient impossible de la posséder sans la travailler. Ils sont de fait plus réformistes que révolutionnaires. Cependant, la résistance à l'ordre social se fait aussi au nom d'un monde meilleur, libre et fraternel, rêve qui peut se teinter de millénarisme : « révolutionnaire traditionaliste », précurseur éventuel de la révolution paysanne, le bandit ne peut être qu'un promoteur involontaire du changement social.

### **Robin des bois**

Le n° 1 au hit-parade des bandits est « *le brigand au grand cœur* », qu'on appelle aussi Robin des Bois. Il est vrai qu'il offre l'idéal-type du brigand social, criminalisé par les seigneurs et l'Etat, héroïsé par les paysans, et de ce fait on le retrouve, sous diverses appellations, dans un grand nombre de sociétés, alors même qu'il est un cas rare. L'opinion populaire en fait un héros qui lutte contre l'oppression et vole aux riches pour donner aux pauvres. Mû par un « farouche esprit de justice », solidaire de la communauté paysanne dont il provient, il redresse les torts et redistribue les richesses, avec conviction et empirisme, ce qui lui vaut une fervente admiration de tous ses congénères et la haine des puissants. Il ne se laisse aller à tuer qu'en situation de légitime défense, ou pour exercer une juste vengeance. Réputé invulnérable, il ne peut périr que trahi, après une carrière courte, mais brillante, qui marque les consciences. Il s'oppose aux soldats et aux sbires plus tard aux gendarmes, tel Théodore Poli ou avant lui Angelo Maria d'Arca de Vivario qui aurait « coûté » douze sbires et huissiers à lui tout seul aux autorités génoises, laissant derrière lui une inscription révélatrice : « Angelo Marie d'Arca, bandit, ennemi des sbires et fléau de ceux-ci ». Son ennemi ce n'est pas le soldat qu'il détrouse près de Vezzani mais la justice génoise qui a capturé ses frères par trahison. A l'origine, il n'est d'ailleurs pas un criminel : il commence une carrière de hors-la-loi parce que lui ou les siens sont victimes d'une injustice ou parce qu'il est persécuté par les autorités pour un acte qu'elles estiment criminel, mais que son entourage ne considère pas comme tel.

On peut légitimement se poser la question de savoir s'il n'est pas plus présent dans les mythes et légendes que dans la réalité et si prosaïquement, il ne redistribue pas l'argent pour s'attacher le peuple. De son côté, la paysannerie a besoin de héros et de champions, qui défende la justice et la morale : s'il ne s'en présente pas d'authentiques, elle en fabrique. Ces bandits ne basculent dans l'illégalité que parce qu'ils sont victimes d'une injustice auparavant. On comprend dès lors qu'ils puissent conserver leur légitimité malgré leur marginalité. Ils ont le soutien du peuple qui voit dans ces bandits l'espoir de faire régner la justice. Ils s'opposent aux bandits vengeurs, qui ne sont pas des hommes bons, mais qui peuvent être redoutables.

### **Le bandit vengeur**

Autre figure du bandit, le bandit vengeur ou justicier exerce une fascination réelle sur la foule car il fait la démonstration que les pauvres peuvent être eux aussi redoutables. Il a les valeurs d'un « bon bandit », mais il ne peut pas être simplement cela, sans paraître faible. Il lui faut aussi être terrible. Aussi exerce-t-il à titre personnel une violence qui, collective, peut s'avérer aveugle et terrifiante. Zanzanù, par exemple, à l'origine venge l'assassinat de son père. Ainsi le bandit Marco Sciarra s'appelle lui-même « commissaire envoyé par Dieu contre les usuriers et les possesseurs de richesses improductives ». Ce rôle dans les Etats pontificaux lui vaut la sympathie des paysans qui le surnomment *flagellum Dei* (« fléau de Dieu »). Mais la

violence extrême est le plus souvent le fait de groupes particulièrement humiliés et inférieurs, des minorités opprimées par un groupe majoritaire. Ils ne disposent pas d'un programme positif : il convient pour eux de détruire le monde entier puisqu'un « monde meilleur » n'est pas possible de ce monde. Faire prévaloir un pouvoir quel qu'il soit est déjà en tant que tel un triomphe. Mais même lorsqu'ils l'emportent la tentation de tout détruire existe chez eux puisqu'il convient seulement pour eux de se débarrasser de ce qui empêche l'homme de bien vivre. Soif de vengeance et nostalgie d'un passé idéalisé se conjuguent chez eux pour produire une révolte sans autre finalité qu'elle-même, trouvant sa plénitude dans l'exercice d'une violence purificatrice, avec pour horizon une « table rase » sans avenir.

On le voit avec la vendetta. C'est à l'habitude un mécanisme social de régulation automatique. Quand deux familles soldent leurs comptes à travers un meurtre on assiste à une compensation : un traité de paix prévoit un ou plusieurs mariages liant les deux familles. Mais si pour quelque raison, le mécanisme ne fonctionne pas, les rivalités familiales peuvent déboucher sur de véritables massacres qui peuvent s'achever par l'anéantissement d'un des protagonistes. Giuseppe Antona, dit Fiaccone, impliqué avec ses frères dans une vendetta contre les Franceschi, qui dominant politiquement leur village, Frasseto, enlève la fille de l'un d'eux, la déshonore puis la tue, mutilant son corps ainsi que celui de son beau-frère. Ce sont là les premiers des douze membres de la famille Franceschi tués au cours des quatorze années suivantes (1832-1846) : tout y passe, vieillards et enfants, que les bandits n'hésitent pas à mutiler, et même un Carlo Benedetti, parce qu'il a épousé une Franceschi ! La crise du système de valeurs fondé sur l'honneur et la honte provoque un déchaînement de violence inusité. Mais le système peut se retourner : les bandits Antona, qui terrorisent leur région, perdent le soutien des leurs en soutenant les revendications d'un homme d'affaires ajaccien, Felice Bianchi, sur des terrains considérés par les habitants de Frasseto comme communaux.

### **Economie et politique du banditisme**

Phénomène rural, le banditisme apparaît lié à une phase universelle de transition entre les sociétés tribales ou claniques et celles dominées par le capitalisme agraire. Mais le bandit se trouve dans une position paradoxale : il peut redresser les torts, mais il ne remet pas en cause les structures. Il est au fond comme un marginal que menace l'intégration. Du fait de ses prélèvements et de leur vente comme du fait de l'achat de ses fournitures, il s'intègre au secteur le plus moderne de l'économie locale. D'ailleurs ses parasites contribuent à l'accumulation du capital.

Il pourrait même entrer dans les réseaux de fortune et de pouvoir ; mais, fort heureusement, il échappe à ce danger le plus souvent, en pratiquant la redistribution sauvage et la dépense effrénée. D'autre part, le bandit peut jouer un rôle politique autonome dans les systèmes clientélistes, où la puissance politique se fonde sur la capacité à mobiliser les hommes et les réseaux : la force armée dont il dispose lui permet de profiter des rivalités entre les familles dirigeantes, en changeant de protecteur en fonction des circonstances. Ce sera particulièrement le cas en Corse dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Car l'Etat peut se montrer défaillant. L'appareil central est absent ou inefficace. Le chef de bande peut alors s'intégrer, au moins provisoirement, au système politique. Mais, au fur et à mesure du développement de l'Etat, les puissants ne considèrent plus les bandits comme un facteur parmi d'autres dans la lutte pour le pouvoir. Ils voient en eux des gens qui menacent l'ordre social, gênent le commerce ou ruinent la propriété. Il faut alors les supprimer comme des « bêtes à l'aspect humain » pour reprendre la terminologie des aristocrates russes à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les bandits sociaux se placent dans la rébellion du pauvre paysan contre le

seigneur, dans la société traditionnelle confrontée à la modernité, dans les communautés minoritaires ou marginales contre l'intégration à un système plus vaste. Dans cette configuration, le bandit n'est plus qu'un « hors-la-loi », criminel ou rebelle, et peut être jugé bientôt comme anachronique, tel Bonnie and Clyde.

### **Banditisme et Révolution(s)**

Gênes considère les Corses révoltés comme des « rebelles ». Comme les Corses se révoltent contre un Etat reconnu par les autres puissances, la République obtient de celles-ci des déclarations obligeant leurs ressortissants et particulièrement leurs marchands à ne pas avoir de relations notamment commerciales avec les Corses « rebelles ». Ce à quoi Pascal Paoli répond en appelant « bandits » les Matristes et les opposants qui peuvent remettre en cause son gouvernement.

Entre banditisme et révolution, par ailleurs, il existe des similitudes parce que tous deux sont des manifestations de protestations sociales. Leur révolte entretient le rêve de liberté. Mais quel est le potentiel révolutionnaire du « banditisme social » ? Les bandits ne sont pas des « politiques » et encore moins des idéologues. Ils ne cherchent pas à supprimer totalement l'oppression, ils cherchent plutôt à l'atténuer. Surtout, ils défendent le plus souvent la société traditionnelle contre l'Etat et ses réformes.

Enfin, les Robins des Bois et autres brigands d'honneur ne proposent pas un modèle socio-politique qui puisse être étendu à la société tout entière. Si l'existence du banditisme social peut préparer le terrain à la révolte, le banditisme n'intervient dans la révolution paysanne que pour fournir des combattants et des chefs de guerre, lesquels risquent d'imposer un nouveau régime politique sans transformer fondamentalement les structures sociales. Cependant, les bandits prennent part assez souvent à des combats de libération nationale, qui entrent dans leurs schémas mentaux surtout quand leurs combats se rattachent à une tradition sociale ou à une tradition de résistance à l'étranger. Les « classes dangereuses » peuvent se mêler aux « classes laborieuses » pour reprendre les éléments de l'étude de Louis Chevalier, mais c'est surtout parce que rebelles et insurgés sont souvent traités comme des hors-la-loi par les autorités qu'il peut y avoir confusion. Normalement, la distinction est claire.

Les bandits sociaux s'intègrent donc difficilement aux mouvements révolutionnaires modernes, même s'ils en reconnaissent la pertinence dans la dénonciation de l'injustice, car ils sont trop éloignés de leur système de valeurs. Leur cause étant commune, celle du peuple et des pauvres, révolutionnaires et bandits peuvent se côtoyer, la plupart du temps pour des périodes courtes, sans qu'il y ait de véritable intégration, sinon de personnes isolées, du fait d'une prise de conscience individuelle. Les bandits ne sont alors qu'une force d'appoint, à la position ambiguë, car ils opèrent à la fois à l'extérieur et à l'intérieur des structures existantes. Le bandit engagé dans la révolution rêve finalement de réussite, et donc de devenir propriétaire terrien. La vie héroïque et aventureuse ne prépare guère à la rigueur du combat révolutionnaire non plus qu'à la routine des lendemains de grand soir. La contribution des bandits aux révolutions modernes est donc modeste et ambivalente. Pour autant, d'authentiques révolutionnaires peuvent se livrer à des pratiques relevant du banditisme, mais nécessaires pour financer la cause, comme celle du braquage de banques, rebaptisées « expropriations ».

### **Banditisme, folklore et identité**

Dans une page très suggestive de son livre *Gomorra*, Roberto Saviano raconte comment les tueurs de la Camorra ont pris l'habitude de faire feu avec le pistolet tourné à l'horizontale, sans viser. Les policiers de la scientifique ont identifié cette nouvelle façon d'agir qui a considérablement fait évoluer les scènes de crime en notant l'augmentation des coups de feu et des blessures non mortelles. L'adoption de cette façon de tirer très particulière proviendrait du visionnage de films grand public comme *Pulp fiction* ou *Kill Bill*, selon un mécanisme d'imitation déjà noté par Jean Lorrain lorsqu'il affirmait que les Corses avaient adopté la manière de tenir le fusil d'Orso dans la « Colomba » de Mérimée. C'est dans cette position que le photographe Joseph Moretti se fera photographier « dans l'ancien costume du pays », le fusil dans la main.

Tous les auteurs français du XIX<sup>e</sup> siècle venus en Corse l'ont fait en grande partie au-delà de la découverte d'une nature « sauvage » pour rencontrer « le » bandit. Relisons Balzac, Flaubert ou Maupassant. Et observons les cartes postales véhiculant les images de la Corse, de « l'arrestation du bandit », au « Banditisme » ou au « Bandit corse ». Et surtout celles qui représentent « le fameux bandit Bellacoscia dans sa grotte de Penticca » ou « Antoine Bellacoscia, Roi des Bandits Corses ». Antoine Bonelli est un rescapé de la période précédente, sa famille peut demander sa grâce au président de la République puisque ses crimes sont très anciens et il devient un bandit pour « cartes postales ». Par la suite, au cours des premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, la presse à sensation vient régulièrement visiter les bandits corses dans leur « palais vert », au maquis. Ceux-ci se mettent en scène devant les caméras (Spada) et les appareils photographiques, entre folklore et défiance au pouvoir.

Auparavant, à partir des œuvres de Mérimée (*Mateo Falcone, Colomba*), la figure du bandit est étroitement liée à l'identité corse. Le mythe du « bandit d'honneur » n'en est qu'un des multiples avatars. Cette vision de l'Autre porté sur le Corse se révèle si positive – honneur, sens de la justice – qu'elle est acceptée par les insulaires eux-mêmes au point de devenir, pendant longtemps, une autoreprésentation. Plus généralement en Italie, le bandit est longtemps confondu avec le méridional, l'homme d'un Sud, violent par nature, qui n'accepte pas la domination post-unificatrice du royaume de Piémont-Sardaigne (période dite du *brigantaggio postunitario*). Rien d'étonnant à voir dans le brigandage ce que d'aucun appelle la traduction sociale d'une violence pseudogénétique des méridionaux... Les têtes de bandits du sud de l'Italie naturalisées au XIX<sup>e</sup> siècles témoignent d'une telle vision...

### **La répression du brigandage : l'opposition de deux mondes**

A l'époque moderne, en Italie comme en Corse, la campagne, particulièrement la partie montagnaise, où sévissent les brigands est perçue par les élites comme un espace violent non-civilisé, complètement opposé à la ville vécue comme un espace policé et civilisé. Une vision empruntée à l'Empire romain. L'interprétation du banditisme corse par la république de Gênes au XVII<sup>e</sup> siècle entre pleinement dans ce registre de représentation, confrontant deux mondes. Occupant un espace répulsif pour le pouvoir, la montagne, bénéficiant de solidarités rurales rétives à l'autorité, souvent issu de catégories sociales difficilement contrôlables parce que mouvantes – tels les bergers – , bandits et brigands remettent en cause l'ordre social et parfois l'ordre politique. Ils sont donc porteurs de formes de contestation du pouvoir en place. Dès lors, celui-ci se doit de réprimer le phénomène : par l'incarcération ou la mort. Pour mettre fin au banditisme en Corse, la république de Gênes condamnera les bandits aux galères avant de mettre en place un système répressif basé sur une amnistie fondée sur la tête d'un autre brigand (marché « tête pour tête »).

Théoriquement bannis de leur île, les bandits corses repentis composeront le gros de la troupe chargée officiellement de la répression du banditisme... en Ligurie ! Les Génois inventeront en outre en Corse des lois « nouvelles » en 1635 qui visent exclusivement la vendetta, et qui se révéleront à la fois contre-productives et inapplicables. Leur problème réside en fait dans leur application : en réalité, le gros de la police reste installé en ville où les délits sont peu nombreux, les postes dans la montagne sont peu nombreux et peu recherchés. La plupart du temps, les sbires qui y seront employés seront de mauvaise qualité, quand il ne s'agira pas de bandits venus de la Ligurie du Levant.

Les choses évolueront peu au cours des premières décennies du nouveau pouvoir français. En Corse, en 1822, face à l'échec récurrent de la lutte contre le banditisme, on met vainement sur pied une unité spéciale composée uniquement d'insulaires – les voltigeurs corses, souvent d'anciens bandits – jugés plus prompts à briser les solidarités familiales et communautaires dont bénéficient les bandits au maquis. Un sommet est atteint en 1848 où l'île connaît 228 meurtres et tentatives. En 1854, l'interdiction du port d'armes, l'implantation territoriale de la gendarmerie impériale (une gendarmerie pour six villages sans compter les casernes mobiles) comme les prêches de l'évêque Casanelli d'Istria portent un coup indéniable au phénomène sans toutefois en venir définitivement à bout. Dans le sud de l'Italie après 1860, la chasse aux bandits revêt une forte connotation politique. Elle devient une guerre civile destinée à achever le processus d'unité comme l'ont démontré les travaux d'Enzo Cicconte et de Carmine Pinto.

Mais si au début du XX<sup>e</sup> siècle, en Corse comme en Italie, le phénomène est nettement jugulé, il ne disparaît pas totalement pour autant. Devenu ouvertement lié à la criminalité la plus crapuleuse (vol, extorsion de fonds, viols, meurtres), il va nécessiter des moyens de répression moderne à l'image des colonnes d'automitrailleuses de la gendarmerie qui parcourent certaines zones de la Corse lors de l'expédition de 1930-1931 visant à « exterminer » – c'est le mot utilisé alors – les bandits. Les exécutions de ces derniers se succèdent, sommaires lors des arrestations ou légalisées après procès.

### **Des êtres « extraordinaires », des figures fascinantes**

Être « extraordinaire » puisqu'affranchi de toute contrainte sociale, le brigand-bandit se voit doté dans l'imaginaire populaire d'un statut d'invulnérabilité découlant avant tout des difficultés que le pouvoir rencontre pour réprimer ce phénomène mais aussi des liens qu'il entretiendrait avec le surnaturel, le paganisme, la superstition et la dévotion catholique. Le surnom du brigand Michele Pezza, Fra Diavolo, porte la marque de ces ambiguïtés. Les sources corses du XVIII<sup>e</sup> siècle mentionnent la découverte d'amulettes, d'images pieuses et autres objets protecteurs sur les corps des bandits abattus. Le port de ces talismans est une pratique courante chez le bandit comme l'illustre également la peinture de genre du XIX<sup>e</sup> siècle représentant notamment des bandits napolitains. Il faut utiliser des balles fondues dans le bronze d'une cloche d'édifice religieux pour avoir raison du bandit fiumorbais Mastaddone réputé immortel. Spada, un des derniers bandits corses, plonge dans une crise mystique à la veille de son procès durant lequel il apparaît affublé d'un énorme crucifix autour du cou.

Rien d'étonnant donc à ce que le bandit exerce une certaine fascination sur ses contemporains. Peinture, art lyrique, littérature sont quelques-uns des domaines artistiques dans lesquels la figure du brigand est source d'inspiration.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, les scènes de brigandage deviennent un genre à part entière dans la peinture. Le peintre napolitain Salvator Rosa, qui aurait lui-même fréquenté une bande de bandits dans sa jeunesse, en est sans doute un des principaux représentants. Genre



rapidement monopolisé par les artistes hollandais, ceux-ci seront rapidement supplantés par des artistes français ou suisses au cours des années 1820-1840 qui, eux, s'intéresseront plus particulièrement aux brigands italiens, souvent dans le cadre du Grand Tour.

L'art lyrique trouve également dans les histoires du bandit une source d'inspiration presque exclusivement lié aux représentations de l'Italie – comme *Les brigands* d'Offenbach (1869) – ou à celles de la Corse avec le moins célèbre *Vendetta* d'Henri de Ruolz (1839).

Enfin comment ne pas citer deux principales œuvres de Prosper Mérimée dans lesquelles l'auteur utilise le phénomène du banditisme corse comme toile de fonds : *Mateo Falcone* (1829) et *Colomba* (1840). Ces nouvelles marqueront pendant longtemps l'imaginaire national en associant le mythique « bandit d'honneur » à l'île.

C'est la classe dominante qui écrit l'histoire. Les bandits disparaissent, mais le mythe perdure, véhiculé par une littérature spécifique, puis recyclé par la culture de masse. Comment ne pas rêver d'une vie libre et fraternelle, vouée à lutter contre l'oppression et l'imposture, alors que nous vivons soumis à la machine sociale ? La redécouverte des bandits « sociaux » à notre époque est l'œuvre d'intellectuels et d'historiens.

Le bandit fascine le peuple, parce qu'il échappe à la violence qui est le lot du sujet ordinaire, comme le rappelle Walter Benjamin dans sa *Critique de la violence*. La justice ne règne que dans les contes de fées et les mythes, et dans ce Pays imaginaire où un personnage fictionnel et consolateur nommé Robin des Bois punit les riches et console les pauvres, avec la vigueur d'une éternelle jeunesse rebelle.